

mariage définitif fut conclu quand Témoudjine avait dix-sept ans (1182-1183), et fit entrer les Koungrad dans la confédération mongole. En 1200, le beau-frère de Témoudjine gardait les apparences d'un prince indépendant, mais n'était plus qu'un fonctionnaire quelconque de l'empire.

Quand la Grande Douairière eut réuni autour de son fils tout ce qu'elle put trouver de partisans, autour du drapeau tout ce qu'elle put rassembler de défenseurs, cette femme « de conseil et de froide résolution » avisa, sans perdre de temps. L'alliance avec les Koungrad serait bonne, sans doute, un jour, quand le fils aurait grandi, mais en attendant, il fallait vivre; l'appel aux Kéraït était une ressource extrême, trop dangereuse tant qu'on ne serait pas aux abois. Le Togroul avait un grand fils, Sengoun¹, et pouvait être tenté de faire valoir ses droits, comme « Anda » sur les peuples de Yésougueï; on le vit bien, plus tard, lorsque Sengoun décida son père à rompre avec Témoudjine. Il fallait que le jeune garçon se défendît tout seul, à tous risques et périls, et que son protecteur ne pût jamais devenir un rival, un prétendant. Elle trouva l'homme qu'il fallait; c'était un personnage de haute lignée, nommé Minglig; il était de la famille des *Kong Kamar*, qui signifie « les nez aquilins, les grands nez ». Les Mongols l'appelaient respectueusement *Etchigué*, « Père ». Abou'lghazi explique très bien le mot : « C'est la même chose qu'en turc, *Ata*, dans les noms des saints, comme Seïd Ata, Hekim Ata². » Ce révérend Père ou saint Minglig avait un fils qui faisait des miracles; il s'appelait *Gueuktché*³, marchait jambes et pieds nus par les ter-

1. Le nom de *Sengoun*, orthographié *Segoun*, se trouve dans les cimetières chrétiens turcs de Semiretchinsk, précédé de *Poulous*, « Paul », comme nom de baptême. On le trouve, également, dans l'inscription de Keul Tékine.

2. Deux saints très vénérés dans l'Asie centrale.

3. A la turque; *Kouktché*, à la mongole. Les deux noms viennent de *Keuk*, *Gueuk*, qui signifie « bleu » au propre, et « céleste » au figuré.

ribles hivers de Mongolie. On racontait qu'il s'envolait au ciel, monté sur un cheval couleur de nuées, et qu'il s'entretenait familièrement avec le *Tengri*. Tenir le saint, et son fils le faiseur de miracles, c'était tenir le sanctuaire, mettre Témoudjine sous la protection de la religion. Les délais de veuvage à peine accomplis, la Grande Douairière se fit épouser par Minglig Etchigué. Maintenant l'adolescent Témoudjine pouvait jouer du sabre à cœur joie; elle lui avait gardé le drapeau; elle lui livrait le sanctuaire. Même vaincu, il était assuré d'un vengeur; il pouvait jeter à la face de ses ennemis la honte de la désertion et l'opprobre du sacrilège.

Témoudjine se montra digne fils de sa mère; dans cette terrible vie de hasard qui dura jusqu'à sa trente-deuxième année¹, aucune épreuve ne lui fut épargnée; il vida la coupe d'amertume; deux amitiés héroïques le soutinrent, lui firent, comme dit Abou'lghazi, que j'aime à citer en sa simplicité, « goûter le doux et l'amer »; ce furent celle de son frère, Djoudji *Khassar*, « Djoudji le Tigre », et de son fidèle compagnon Bogordji, le fils de Nago *Baiane*, « Nago le riche », chef de la puissante maison des Arlad, la plus noble, chez les Mongols, après celle des Bordjiguène. Parents et voisins s'étaient jetés de toutes parts sur les misérables débris de la succession de Yésougueï, sur un état qui n'était même plus une tribu, sur un peuple raccolé « par dix et par cinq familles ». Les plus acharnés étaient les Taïdjiout, dont le chef se prétendait souverain légitime, réclamait le commandement par droit de naissance; à côté d'eux, un autre clan des Niroun, des « purs » Mongols, descendants de la Lumière, les Djouïrat; leur chef s'appelait Djamouka, et on le surnommait *Djitchine*, « le subtil, l'éloquent »; il avait le

1. Jusqu'à quarante ans, dans les historiens musulmans qui vieillissent Gengiskhan de sept ans.

génie de l'intrigue et le don de la persuasion. Puis, c'étaient les Tatar trans-songariens, les Solongo, « gens de l'Ouest », contre lesquels Yésougueï avait bataillé à la solde des Chinois nationaux, et qui ne demandaient pas mieux que de se faire valoir auprès de leur cousin, l'empereur de Pékin, tout en se vengeant de leur vieil adversaire sur son fils à peine hors de page; avec eux, d'autres Toungouzes, gens des bois, vivant de chasse, courant le plat pays avec leurs chiens et leurs traîneaux; de vrais brigands : les annales turques et mongoles les appellent tantôt *Mékrit*, tantôt *Merkit* ou *Merguéd*, probablement estropiant leur nom de *Merguène*, « tireur, chasseur ».

Pour tous ces gens, prétendants, princes de proie, bandouliers de profession, le petit État péniblement fondé par les Bordjiguène entre la Kéroulène, les montagnes de Kenteï et l'Orkhon était une véritable pierre d'achoppement, les séparant les uns des autres, les coupant des routes vers le sud, vers l'est, vers l'ouest, exploitant à leur détriment les lieux saints; dans leur pensée secrète, celui qui le tiendrait serait maître de tous les autres. Les deux compétiteurs sérieux, quasi légitimes, les Taïdjiout et les Djouïrat, et leur chef Djamouka l'Intrigant, traquèrent Témoudjine avec rage; leurs divisions le sauvèrent. Dix fois, dans des alternatives de succès et de revers, pressé par tant d'ennemis, le Bordjiguène dut prendre le désert; battant l'estrade en cosaque, parmi les traquenards et les embuscades, jamais il ne cessa d'agir en roi. Ce fils de la dame « de haut respect » imposait le respect aux ennemis comme aux amis. Il avait le génie de l'autorité; réduit aux abois, il ne sollicitait le secours de personne, mais le commandait impérieusement, comme une redevance obligée, due à sa maison. Vaincu, fugitif, partout où il passait, il parlait en maître, exigeait ses droits régaliens, l'impôt en nature, la dîme sur

les quatre espèces¹, la conscription individuelle d'un homme par famille pour les nationaux, et le contingent de cent hommes par cent familles pour les alliés².

La légende mongole, qui exagère évidemment les infortunes de Témoudjine, pour rehausser le caractère de son héros par le contraste entre ses misères passées et sa grandeur future, et aussi pour lui donner l'esprit bouddhiste du sacrifice volontaire et des épreuves acceptées, fait un roman de sa jeunesse. Il est pris par ses ennemis les Taïdjiout, qui le mettent à la cangue; il s'enfuit, et se plonge dans un marais, enfoncé dans la vase « jusqu'aux narines »; un vieux Mongol le cache dans une charretée de laine; avec Bogordji, le fidèle, pour unique compagnon, il va reprendre aux Taïdjiout les huit chevaux isabelle qu'ils lui ont enlevés, etc. En réalité, à force de constance, appuyé par l'influence religieuse de Minglig et de Geuktché, par la neutralité bienveillante des Koungrad, par les secours des Arlad à la dévotion de son ami Bogordji, fils de leur chef Nago Baïane, et servi par les divisions de ses adversaires, il réussit à se maintenir dans le pays entre Onon et Kéroulène, sans recourir à la dangereuse protection des Kéraït. En 1189, d'après Sanang Selzène³, qui avance les dates pour grouper les événements, étant âgé de vingt-sept ans, il fut reconnu comme Khagan, « empereur », par les Arlad, sur la prairie de la Kéroulène, et prit le titre de *Soutou Bogdo*, « Incarnation de Dieu »⁴. A

1. Chevaux, chameaux, bœufs et moutons; ses frères eux-mêmes n'en étaient pas exemptés.

2. On trouve l'exposé de cet ancien système militaire dans *l'Histoire de l'Empire d'Or*, p. 286. Les troupes nationales, recrutées individuellement, sont sous les ordres de chefs nommés par le souverain; les contingents auxiliaires gardent leurs chefs héréditaires ou électifs (p. 71).

3. Témoudjine ne fut élevé sur le feutre blanc, prenant la dignité impériale et le titre de Tchinghiz Kan, qu'en 1206.

4. A la chinoise « fils du Ciel », à la turque « force du Ciel ». *Sout* est une forme mongole de *Gout*, *Kout*, et signifie l'Emanation de la Divinité incarnée dans la Personne Impériale; *Soutou Bogdo* représente ainsi, en mongol, le *Kout-Tangri* des Hioung-Nou et des Tures. Le titre, à la fois chinois et vieux

ce sujet, le bon Sanang ne manque pas de raconter un miracle qui montre le caractère religieux donné par Minglig et Gueuktché au pouvoir naissant de Témoudjine : « Trois matinées consécutives, un oiseau de cinq couleurs, en forme d'alouette, vint se poser sur une pierre carrée, devant la maison ¹, chantant *Tching ghiz, Tching ghiz*; d'où Témoudjine reçut son nom de Tchingghiz Khagan, sous lequel il devint célèbre dans le monde entier. Ensuite de quoi la pierre s'ouvrit d'elle-même, et il en sortit, à la vue de tous, le sceau nommé *Khass Boo*, « caillou de jade ». Il était long et large d'une palme; sur le plat on voyait une tortue, entourée de deux dragons du plus fin et du plus bel ouvrage qui se puisse trouver. » C'est le vieux sceau impérial des Turcs du vi^e siècle; les récentes fouilles de Karakoroum ont mis à jour la tortue symbolique et les deux dragons enlacés.

Soit un peu avant, soit un peu après sa reconnaissance par les Arlad, aux environs de 1188, il est certain que Témoudjine était assez fort pour livrer bataille rangée aux Taïdjiout et à leurs confédérés. Le retentissement de la victoire fut énorme dans le pays, assez mémorable pour que les annales chinoises et turques aient conservé le détail de l'affaire. Les Taïdjiout et leurs confédérés, parmi lesquels il y avait des Mergued et des Tatar, avaient résolu de frapper un grand coup; ils avaient réuni trente mille cavaliers; Djamouka et ses Djouïrat étaient avec eux. Tous ensemble, bien armés et résolus, comptaient surprendre Témoudjine et l'écraser, probablement dans le mois où il tenait la campagne pour couvrir le déplacement annuel de ses nomades entre leur camp d'hiver et leur camp d'été, marchant encombré de bétail, de chariots et de bagage. Mais il était sur ses gardes,

turc, s'accorde avec la théologie bouddhiste. Il est évidemment postérieur à la proclamation de Témoudjine.

1. Où se fit la proclamation.

ayant tous ses gens de guerre avec lui, treize mille hommes. Reculer, c'était livrer à l'ennemi le bien de ses peuples; donner la bataille avec treize mille hommes embarrassés de charrettes et de troupeaux contre trente mille, libres de leurs mouvements, c'était la perdre. Dans ces dangereux *impedimenta*, Témoudjine vit un moyen de salut. A *Baldjouna Boulak*, « les sources de la Baldjouna », un petit affluent de l'Ingoda, à l'ouest de l'Onon, près d'une forêt, il choisit son terrain, fit face à l'ennemi, appuyé aux bois d'un côté, couvert, de l'autre, par un retranchement improvisé qu'on forma de treize redoutes faites avec les chariots et le bagage empilé; au milieu des treize redoutes, on enferma le bétail. Le combat fut rude; six mille confédérés restèrent sur le terrain, soixante-dix grands chefs taïdjiout furent pris, amenés devant Témoudjine, le sabre et le carquois pendus au cou. Ce fut la première grande victoire mongole.

Témoudjine avait divisé ses cavaliers en treize corps, de mille hommes chacun. Dans une histoire où le militaire domine, il est nécessaire d'indiquer les choses qui se rapportent aux armes. La division par mille hommes, dans une armée de la haute Asie, en 1188, était une innovation, une véritable révolution tactique. *L'Histoire de l'empire d'Or* nous a conservé le détail de l'organisation militaire et des procédés tactiques, au commencement du xii^e siècle, chez les Mandchous, et par conséquent, chez les Turcs et chez les Mongols. Dans les troupes à cheval, qui composaient la très grande majorité des bandes nationales — les gens de pied étant Chinois, Tibétains ou Toungouzes des bois, — l'unité de combat était de cinquante hommes et se formait sur cinq rangs, présentant ainsi dix hommes de front. Les deux premiers rangs portaient l'armure de plates ajustées par bandes, assez connue aujourd'hui par les nombreuses armures japonaises de ce modèle qu'on trouve partout en France, ou le

corset de fer à feuilles imbriquées. Aux armes nationales, l'arc et le sabre demi-courbe, ils ajoutaient la lance, souvent garnie d'un crochet rivé sur la douille du fer; leurs chevaux étaient bardés. Les trois derniers rangs, montés sur chevaux plus légers et sans bardes, armés de cuir bouilli, ou de mailles, remplaçaient la lance par la javeline. Les trois derniers rangs détachaient deux hommes en avant du front en éclaireurs, un certain nombre de files de droite et de gauche en flanqueurs; au moment du combat, le reste passait devant, préparait l'attaque par essaims de tirailleurs, couvrant l'ennemi de flèches et de javelines, puis, quand il semblait suffisamment ébranlé, disparaissait entre les intervalles des pelotons, et laissait le champ libre aux deux premiers rangs qui chargeaient à fond, la lance en arrêt et le sabre haut¹. Cette disposition, par pelotons de cinquante, donnait des escadrons de cinq cents, et des corps d'armée de cinq mille hommes. On verra plus loin qu'elle fut conservée sous le Tchinghiz Khan et ses premiers successeurs, pour les troupes auxiliaires et les contingents, qui formèrent des corps d'armée de cinq mille hommes, au lieu que les corps nationaux réguliers, nommés *Toumane*, « dix mille », sont invariablement composés de dix escadrons nommés plus tard, en persan, *Hézar*, « mille », qui se décomposent chacun en dix pelotons de cent hommes. Comme la formation sur cinq rangs subsistait, Témoudjine avait donc, dès l'année 1188, doublé l'effectif et le front de son unité de combat, vingt hommes au lieu de dix, et cent hommes au lieu de cinquante, comme on le voit par ses treize divisions de mille hommes à la bataille de Baldjouna Boulak.

Le premier résultat de l'affaire fut de détacher les Djouïrat de la confédération; Djamouka en personne vint présenter à

1. Aisin Gurun, p. 288.

Témoudjine ses excuses et la soumission de ses gens. Douze ans après, nous le retrouvons avec Tokta Begui le Mergued, l'âme d'une coalition formée par des Niroun et par des Turcs contre Témoudjine. Intrigant et combattant, il ne devait succomber qu'en 1204, dernier adversaire national des Bordjiguène, dernier défenseur des libertés de clans contre la centralisation du Tchinghiz Khan.

De 1189 à 1193, lentement, patiemment, tantôt par la force des armes, tantôt par des négociations et des mariages, Témoudjine établit son autorité sur les tribus d'origine turque, mongole et tatare, fixées au nord du Gobi, entre la Kéroulène et la Selenga, dans la direction du sud jusqu'au désert, dans la direction du nord jusqu'à l'Ingoda. Plus au nord, des deux côtés du lac Baïkal, ses vieux ennemis, les Mergued, ayant recueilli les restes des Taïdjiout, et tous les réfractaires des tribus rompues qu'il incorporait, morceau par morceau, à la future nation mongole, continuaient à lui tenir tête, lui faisant mauvaise guerre. En 1193, après tant d'années de patience, il risqua, pour la première fois, une combinaison politique à l'extérieur. Avec le très grand bon sens qui est la marque distinctive de son génie, il la choisit très modeste, toute petite, appropriée à ses forces, mais d'un succès certain, et pouvant servir de point de départ pour d'autres entreprises plus vastes. Certainement, quand en 1193, mal affermi dans sa domination sur un peuple racolé par fractions de tribus de « cent, de dix et de cinq », entouré d'alliés suspects et d'adversaires menaçants, Témoudjine eut l'idée d'offrir ses services à l'Empereur de l'Enceinte d'Or, à l'ennemi héréditaire de ses peuples et de sa famille, il voyait loin. L'avenir montra combien cet extraordinaire coup d'œil était juste, avec quelle calme et sûre logique le fils de la Dame « à froide résolution » mena jusqu'au colossal l'épopée de la grandeur mongole.

Cette année 1193, l'Empereur d'Or avait projeté une tournée dans le pays de ses ancêtres; son Conseil lui fit des remontrances; il y avait disette en Chine; les gens du Nord n'étaient pas soumis, venaient, « par leurs artifices, d'attirer à eux les deux tribus qui depuis dix et vingt ans gardent les frontières »¹. Il s'agit, évidemment, des Taïdjout, des Mergued, et des deux tribus, l'une turque, l'autre mongole, des Ongout² et des Barine, cantonnées au sud du désert, le long de la Grande Muraille, comme troupes frontières au service chinois. L'empereur céda aux remontrances; il voulait, d'ailleurs, faire des économies, à cause de la disette, et parce que ses peuples, ses sujets naturels du nord, les Niu-Tchi, avaient dû dépenser « beaucoup d'argent et de peine à entretenir les chevaux de l'État, à creuser les canaux, après avoir porté la cuirasse ». On craignait, d'ailleurs, une jacquerie chinoise : « le peuple affamé recommencera les troubles des autres années, tuant les chevaux des *Tai-Wei*, saccageant les vergers³ des *Tai-Fou*, se répandant en plaintes amères... Il faut toujours être instruit des pensées du peuple. » Devant la disette, la révolte des tribus dans les Marches, le mécontentement des Chinois, l'épuisement des Mandchous, l'Empereur de l'Enceinte d'Or recourut au vieux procédé, le plus économique et le plus rapide entre tous; il fit appel aux soudoyers turcs; c'était Togroul, le chrétien kéraïte, qui tenait le marché. De suite, il rassembla ce qu'il put de reîtres, étant fort à court lui-même, à cause de ses interminables querelles avec son frère *Djakambou* — probablement, *Jacobus*, « Jacques » — et de ses démêlés avec ses voisins de l'ouest, les Turcs Naïmane, maîtres de la vallée de l'Irtyche,

1. *Histoire de l'empire d'Or*, p. 180.

2. Voir plus haut, pour les *Ongout*, gardes frontières.

3. Littéralement : volant les melons. Les *Tai-Wei* et les *Tai-Fou* sont la noblesse.

du bas Altaï, et des routes conduisant en Pentapole; ces Naïmane étaient partagés entre trois cultes, le bouddhisme, le christianisme et une forme manichéenne de la vieille religion nationale; entre les Kéraït et eux, la lutte prenait, parfois, une apparence religieuse. Témoudjine saisit l'occasion, et s'offrit à l'Anda de son père, en fils adoptif respectueux et dévoué. Le coup était sûr; si on était battu, l'affront de l'échec retombait sur le Kéraït, chef officiel et patenté de l'expédition; Témoudjine n'était qu'un subalterne dans l'affaire. Si on était vainqueur, outre l'avantage d'affaiblir les Taïdjout, et peut-être de les détruire, Témoudjine comptait bien se faire l'intermédiaire entre ces tribus des Marches, les Barine, les Ongout, que ses États séparaient du pays kéraïte, que les liens de famille, de traditions, l'antipathie commune contre le Niu-Tchi rattachaient à ses peuples; il devenait le protecteur des Turcs, au sud du désert, pour peu qu'il sût être généreux et habile avec les vaincus; il n'y manqua point. Les Taïdjout châtiés, et ils le furent durement, son premier soin fut d'envoyer une partie du butin aux Barine et aux Ongout, pour les dédommager des pertes qu'ils avaient subies, de leur côté, dans la bagarre. L'affaire, d'ailleurs, fut vigoureusement menée, car l'Empereur d'Or paya bien; Témoudjine reçut le brevet chinois de « commandant contre les rebelles », et peut-être, son titre de *Dai-Ming*¹ mongol (pour le Chinois *Tai-Ming*), qu'il porte dans la légende mongole, entre ses titres de *Soutou-Bogdo*, « Fils du Ciel », et de *Tchingghiz-Khagan*, « empereur inflexible, ou absolu — autocrate »². A coup sûr, le fait de solliciter un

1. En chinois « Haute Splendeur, Éminente Intelligence », titre qu'on ne donne qu'à un le ttré. Les mandarinats civil et militaire, sous les *Kin*, se confondaient. Cette même année 1193, l'empereur décida que « lorsque des Niu-Tchi auront passé leurs examens littéraires et reçu le grade de docteur, ils fussent exercés au tir et au maniement des armes, et s'ils ont les qualités voulues, qu'on les emploie aux premiers rangs ». (*Empire d'Or*, p. 181.)

2. J'ai donné, plus haut, l'autre interprétation possible de *Tchingghiz*,